

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Bibliothèque nationale de France

LES
LIVRES CLASSIQUES
DE L'EMPIRE
DE LA CHINE,

RECUEILLIS.

PAR LE PERE NOEL;

PRÉCÉDÉS

d'Observations sur l'origine, la nature & les
effets de la philosophie morale & politique
dans cet empire.

ME SECOND,



ACQUISITION
N^o 29,226.

A PARIS,

Chez DE BURE, BARROIS aîné & BARROIS jeune,
quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIV.

OBSERVATIONS
SUR
LES LIVRES CLASSIQUES
DE L'EMPIRE
DE LA CHINE.

LES Chinois ont deux sortes de livres classiques ou canoniques : les Kings, ou les livres canoniques du premier ordre ; & les Ssée-chu, ou livres canoniques du second ordre.

Les Kings sont au nombre de cinq ; l'Y-king , le Chu-king , le Chi-king , le Tchun-tsiou & le Li-ki.

L'Y-king remonte à la plus haute

Tome II.

a

antiquité; on l'attribue en grande partie à Fo-hi : c'est un ouvrage qui , par le moyen des emblèmes , explique ou représente la doctrine des anciens temps sur les diverses opérations de la nature , sur les différents états de la vie humaine , sur les vertus & sur les vices , sur les sorts heureux ou malheureux. Ainsi , par exemple , des montagnes sous terre signifient l'humilité , & la disposition ou la longueur de différentes lignes combinées servent à exprimer les effets de cette vertu (1).

(1) Notice de l'Y-king , par M. Videlau , à la fin de la traduction du Chuking.

Le Chu-king est l'histoire des premiers empereurs, relativement à la morale & à la politique, ou le recueil de leurs principes sur la morale & sur le gouvernement.

Le Chi-king est un recueil de poésies composées sous les regnes de la troisieme race, & dans lesquelles on décrit les mœurs, les coutumes, les maximes des petits rois qui gouvernoient les provinces sous la dépendance de l'empereur (1).

Le Tchun-tsiou, c'est-à-dire le printemps & l'automne, est un ou-

(1) Du Halde, t. 2, p. 208.

vrage où l'on fait voir qu'un empire se renouvelle lorsqu'il est gouverné par un prince sage & vertueux , comme au printemps la nature renaît en quelque sorte, couvre la terre de verdure, & charge les arbres de feuillages ; de même sous un prince vicieux & incapable, l'empire languit ou paroît être sur son déclin , ainsi qu'en automne l'herbe se fane , les fleurs se flétrissent , & les arbres se dépouillent de leurs feuilles (1).

Le Li-ki est le recueil des rites & des devoirs ; l'ancien gouvernement

(1) Du Halde , *ibid.* p. 318.

y est représenté d'une maniere simple, et la morale des premiers sages y est exposée avec candeur (1).

On voit par les annales de la Chine que la doctrine des Kings étoit la morale & la politique de cet empire depuis sa fondation : alors, comme aujourd'hui, elle avoit pour objet les devoirs des rois & des sujets, du pere & du fils, du mari & de la femme, de l'ami envers son ami : dans ces temps, comme aujourd'hui, on l'enseignoit dans toutes les villes, dans tous les bourgs, dans tous les villages.

(1) Notice de l'Y-king, mém. des Chin. t. 4, p. 6.

vj O B S E R V A T I O N S .

Elle fut d'abord renfermée dans des maximes, dans des préceptes, dans des sentences, dans des exemples que les maîtres expliquoient selon les temps, selon les circonstances, & selon le degré d'intelligence, de foiblesse & de vertu de leurs auditeurs. Tel étoit, comme je l'ai dit, l'Y-king, qui consistoit en emblèmes qui exprimoient les idées des vertus & des vices. Tel étoit le Chu-king, que l'on doit regarder comme un traité de morale & comme un monument historique où toutes les instructions sont rapportées à l'occasion des événements.

Il falloit donc dans ces temps beaucoup de travail & une grande application pour bien entendre les principes de la morale politique de la Chine; & pour peu qu'il y eût d'interruption ou de relâchement dans l'étude & dans l'application, ces principes devoient nécessairement être moins bien entendus, et l'on devoit moins sentir & connoître la nécessité de suivre la doctrine qu'ils renfermoient.

C'est ce qui arriva lorsque le trône fut occupé par des princes moins éclairés & moins vertueux que les législateurs, & qui sentirent moins qu'eux la nécessité d'entre-

tenir dans l'empire l'étude & la connoissance des livres classiques.

L'ignorance & les vices profitent de ce moment de négligence & de relâchement, s'introduisent à la cour, & de la cour se communiquent aux grands, aux gouverneurs, aux mandarins : il se fait alors un conflit entre les mœurs, les vertus & les principes antiques d'un côté, & les mœurs, les vices & les principes modernes de l'autre, entre les hommes vertueux & les hommes corrompus, entre le respect des peuples pour les loix & le mépris des administrateurs pour ces mêmes loix ; ce conflit allume la

Les mœurs s'altèrent donc de plus en plus dans toute la partie de la nation qui ne pouvoit pas s'éclairer; & l'impossibilité de s'éclairer fit tomber dans l'oubli les livres destinés à instruire : par ce moyen, l'ignorance & le dérèglement étoient réciproquement cause & effet l'un de l'autre.

A l'âge de dix-neuf ans, Confucius apperçut la cause des maux qui désolbient sa patrie, & forma le projet d'en arrêter le cours, en rétablissant dans les esprits la doctrine des premiers temps.

Les Chinois n'ayant plus ni la capacité d'attention ni la sagacité

nécessaires pour comprendre les livres anciens, & voir évidemment la liaison des principes de l'ancienne doctrine avec leur bonheur, ne les suivoient que par habitude ou par hasard : les passions, les plus légers intérêts, en faisoient négliger ou violer les loix. Confucius jugea que, pour rétablir les mœurs anciennes, & rappeler ses concitoyens à la vertu, il falloit leur faciliter l'intelligence des livres anciens, en proportionnant la clarté de la doctrine qu'ils renfermoient à la capacité des esprits, en mettant dans les principes des anciens plus d'ordre, plus de suite, plus de liaison, & en don-

nant au corps de leur doctrine un degré de clarté & de simplicité qui le mît à la portée de tout homme doué d'une intelligence commune, & assez de généralité pour exercer la sagacité des plus intelligents.

Le souvenir du bonheur de la Chine sous les premiers empereurs subsistoit encore dans tout l'empire, & les peuples soupiroient après le rétablissement de l'ancien gouvernement. On s'empresça d'écouter Confucius, qui, malgré sa jeunesse, en possédoit tous les principes, les rendoit intelligibles aux moins capables, & donnoit à tous l'exemple des vertus qu'ils prescrivent.

avec lui, il lui envoya un présent de femmes d'une beauté rare, & excellentes cantatrices. Le prince de Lou reçut le présent, & négligea le gouvernement de son état. Confucius en sortit, & se retira dans la province d'Ouéi.

Ling-kong, prince d'Ouéi, accompagné de la princesse son épouse, apperçut Confucius, & le fit monter dans son char. Un moment après, il arriva dans une place où une multitude oisive attendoit un spectacle. « Ah! s'écria Confucius, je n'avois pas vu jusqu'ici qu'un homme qui aime véritablement la vertu se plût à la com-

cher ; il leur dit : « Si je suis assez
 « vertueux pour mériter la protec-
 « tion du Tien, que peuvent mes
 « ennemis contre moi ? »

Il continua de parcourir les provinces de l'empire, souvent accueilli par les princes, toujours redouté & persécuté par les ministres ambitieux & corrompus, moqué & bafoué par les plaisants dont fourmillent les cours ignorantes & voluptueuses sous tous les climats.

A la mort du prince de Tchou qui le confidéroit, on fit un vaudeville où l'on disoit : « Pourquoi avez-vous ainsi perdu votre vertu ?
 « Si le repentir du passé est inutile ,

« préparez-vous du moins à l'avé-
 « nir ; quittez vos grands desseins ,
 « le gouvernement de nos jours est
 « trop dangereux. » (1)

Cependant sa réputation excitoit quelquefois les princes ou les ministres à l'appeler , mais bien plus pour satisfaire leur curiosité que pour profiter de ses lumières. Il sentit l'inutilité de son instruction dans les cours , & se consacra tout entier à rétablir & à mettre en ordre les anciens livres ; il en expliqua la doctrine à ses disciples , & composa des ouvrages pour l'enseigner & pour

(1) Hist. génér. t. 2.

la persuader à tous les citoyens.

Confucius ne se propoisoit pas d'amuser des courtisans ou des riches superficiels, oisifs & ennuyés, mais de rétablir la doctrine des anciens législateurs dans un grand empire qu'elle avoit rendu heureux; il jugea qu'il falloit que l'exposition en fût d'une simplicité & d'une clarté qui la rendît accessible aux citoyens les moins pénétrants & les moins capables d'application.

Il ne vouloit pas procurer à sa patrie un bonheur passager, mais y rendre stable, &, s'il étoit possible, perpétuelle la félicité dont elle avoit joui sous les premiers empe-

reurs. Il voulut donc que sa doctrine fût sur les esprits une impression profonde, & que le souvenir en fût, s'il étoit possible, inaltérable dans tous ceux qui recevroient ses instructions.

Il connoissoit l'esprit humain ; il savoit qu'on ne lui donnoit une connoissance solide & permanente des vérités, & sur-tout des principes, qu'en les lui offrant souvent, & en lui en faisant sentir l'utilité ou la nécessité par de fréquentes preuves, par des exemples multipliés, & en les présentant sous des formes différentes, & quelquefois sous la même. Il voulut donc que la clarté

de sa doctrine fût jointe au retour fréquent de ses principes fondamentaux & des preuves ou des exemples qui peuvent les persuader.

Il ne négligea point l'élégance, les ornements, ni même les agréments du style; mais il ne voulut pas leur sacrifier la clarté: il donna à ses ouvrages & à ses explications toute la précision qu'il put, mais sans s'interdire la liberté de rappeler ses principes & ses idées, toutes les fois que la répétition n'en étant pas nécessaire pour la clarté, elle pourroit être utile pour en imprimer plus efficacement & plus profondément le souvenir.

xxiv OBSERVATIONS.

Voilà pourquoi l'on trouve dans les ouvrages de Confucius & dans ceux de ses disciples tant de précision, & cependant des retours plus ou moins fréquents des mêmes principes & des mêmes idées. Voilà pourquoi l'on y observe la plus grande simplicité & l'ordre le plus concis dans les idées, avec un peu de diffusion dans les preuves & une confusion apparente dans leur multiplicité; un air de négligence dans la manière de présenter ses idées, & cependant des ornements naturels, & sans recherche, sans affectation, sans enflure & sans subtilité dans les expressions ou dans la manière d'écrire.

En un mot, on voit dans les écrits & dans les explications de Confucius un philosophe occupé du grand projet de former des hommes, & non de la puérile prétention de les étonner, de les éblouir ou de les amuser, & de briller, d'exciter des applaudissemens ou de faire rire.

Telle fut la vie de Confucius ; tels furent ses travaux pour le bonheur de sa patrie. Il mourut âgé de soixante & quinze ans, après avoir communiqué sa doctrine à plus de trois mille disciples, leur avoir appris l'art de l'enseigner, & leur avoir inspiré le courage de la publier au milieu des cours corrompues, & le

visiter le tombeau de Confucius, & lui rendit les mêmes honneurs que s'il eût été le maître de l'empire : cérémonie qui ne s'étoit point encore pratiquée (1).

Ses successeurs marchent sur ses traces; ils rétablissent les écoles, fondent des colleges, instituent des académies, & ne dédaignent pas de s'y montrer les instituteurs & les docteurs de leurs sujets. Enfin Hantchang-ti fait construire une salle où il place l'effigie de Confucius & celle de soixante & douze de ses disciples; & avec toute la pompe qui

(1) Hist. gén. t. 2, p. 518.

« prit , sur lequel son nom est écrit
 « en grandes lettres d'or ; & qu'il
 « accepte les grains , les fruits , les
 « soieries & les parfums qu'on brûle
 « en son honneur , ainsi que le vin
 « de félicité qu'on répand , & les
 « chairs des animaux qu'on im-
 « mole (1). »

Confucius est donc en effet le docteur de la Chine : les salles consacrées en son honneur dans toutes les villes , & le culte qu'on lui rend , donnent à sa doctrine une autorité irréfragable , & en assurent la perpétuité dans tout l'empire.

(1) Hist. de la Chine, t. II, p. 301.

ordre ne contiennent que la doctrine des King, mais expliquée & exposée avec plus de méthode & plus d'ordre, dégagée de ce que les livres anciens ont d'obscur, & réduite à des principes plus simples.

Ce sont ces livres que l'on enseigne aujourd'hui à la Chine dans les écoles; & personne ne peut parvenir au grade de docteur ni aux charges, qu'après avoir subi plusieurs examens sur ces livres, que l'on fait d'ailleurs apprendre par mémoire à tous les Chinois (1).

(1) Noël procœm.

xxxiv OBSERVATIONS.

phie morale & politique ou de législation.

On ne connoît pas mieux ce système dans un petit ouvrage imprimé en 1688, à Amsterdam, sous le titre de *Morale de Confucius*, & réimprimé cette année.

Le P. du Halde n'a pour ainsi dire donné que le titre des chapitres de ces livres.

J'ai donc pensé qu'une traduction françoise de ces livres seroit utile aux personnes auxquelles la langue latine n'est pas familiere, ou qui n'ont pas la traduction du P. Noël, qui est en effet rare. Le P. Noël étoit certainement philosophe,

& il n'a fait sa traduction qu'après une étude de vingt ans de la langue chinoise.

Je ne donne aujourd'hui que la traduction de la *Science des Adultes* & celle du *Milieu immuable*.

La *Science des Adultes*, ou la grande Science, est un petit ouvrage de Confucius, donné & expliqué par son disciple Tsem-tséé. L'objet du maître & du disciple est de faire connoître à l'homme les moyens de régler ses mœurs, & de s'élever à la vertu; les effets des mœurs bien réglées du citoyen sur les mœurs de sa famille; l'influence des mœurs d'une famille bien ré-

OBSERVATIONS. XXXVIj

conduisent à la paix, à l'union, à la concorde avec ses semblables, & au bonheur; ce qui est l'objet du philosophe aussi-bien que du politique, & le but de Confucius dans l'ouvrage intitulé, *la Grande Science*.

Le *Juste Milieu*, ou le Milieu immuable, a été donné par Tsée-séc, petit-fils de Confucius. L'objet de cet ouvrage est de prouver que l'homme a une loi qu'il doit suivre inviolablement. Confucius examine ses passions, ses inclinations, ses desirs, & découvre dans le cœur humain un principe que l'auteur de la nature y a déposé pour le diriger,

OBSERVATIONS. XXXIX

qu'un rhéteur. C'est ainsi que pensent les savants qui ont lu ces ouvrages dans leur langue originale, & c'est ainsi que penseront ceux qui voudront comparer la traduction latine des PP. Couplet, Intorceta & Noël, avec ce que l'on trouve dans le premier volume des mémoires, sous le nom de *Traduction de la Grande Science & du Juste Milieu.*



LA GRANDE SCIENCE,
O U
LA SCIENCE
DES ADULTES.

LA science qui doit occuper l'homme se réduit à trois points : à rétablir dans soi-même la doctrine & la clarté primitive de la faculté ou de la nature raisonnable ; à renouveler les peuples , à tendre sans cesse à la plus grande bonté , ou à la perfection ; & à ne s'arrêter que lorsqu'on est arrivé au dernier degré.

sonnable, son premier soin doit se porter vers les autres hommes ; il faut que , par son exemple , par ses instructions & par ses exhortations, il s'efforce d'engager tous les hommes à travailler au rétablissement de leur faculté raisonnable, en éloignant tous les obstacles qui les empêchent de s'approcher de la vérité, en dissipant les ténèbres dont ils sont enveloppés , en déracinant les habitudes vicieuses qui les ont corrompus , en sorte qu'ils deviennent des hommes nouveaux : c'est à-peu-près ainsi qu'un habit qui n'étoit sali que par quelques taches , devient neuf lorsqu'on les a enlevées.

Enfin celui qui travaille à rétablir dans lui-même ou dans les autres la droiture & la clarté primitive de la faculté raisonnable, ne doit cesser d'y travailler que lorsqu'il aura porté son entreprise au dernier degré de perfection : c'est ainsi que le voyageur marche sans cesse, & ne s'arrête que lorsqu'il est de retour dans sa maison.

Celui qui sait où il doit tendre & s'arrêter, a une destination & une fin qu'il connoît & qui est déterminée ; éclairé, dirigé, soutenu par cette connoissance, il peut s'affranchir de la tyrannie des passions, des tourments du chagrin, & de la

vertu, & qu'il s'en écarte après l'avoir découverte.

Tel fut l'ordre que suivirent, dans la plus haute antiquité, les sages princes qui formerent le projet de rétablir dans tout l'empire & dans tous les royaumes qui le composent, la clarté primitive de la faculté raisonnable, obscurcie par l'erreur & par le vice.

Ils crurent que, pour réussir dans ce projet, il falloit commencer par établir un bon gouvernement dans leur propre royaume; que, pour établir un bon gouvernement dans leur royaume, il falloit faire régner la paix & l'ordre dans leur propre

maison ; que , pour faire régner l'ordre & la paix dans leur maison , il falloit régler leurs mœurs & leur conduite ; que , pour bien régler leurs mœurs & leur vie , il falloit faire régner l'ordre dans leurs inclinations & dans leurs affections ; qu'ils ne pouvoient établir l'ordre dans leurs inclinations & dans leurs affections , qu'en affermissant leur volonté dans l'amour du vrai bien , & dans la vraie haine du vrai mal ; que , pour affermir la volonté dans le véritable amour du bien , & dans la vraie haine du mal , il falloit que l'ame , à l'aide du raisonnement , acquît une connoissance exacte &

claire du bien & du mal ; que le seul moyen de l'acquérir étoit un examen exact de la nature des choses, c'est-à-dire l'étude de la philosophie.

Ainsi la philosophie étoit la base sur laquelle portoit le grand & sublime édifice du renouvellement des peuples , & de la politique des premiers empereurs.

En effet , par la philosophie on acquiert une connoissance exacte & claire de la nature des objets & de leurs rapports. Celui qui connoît exactement & clairement la nature & les rapports des objets , a une connoissance claire & un dis-

Celui dont la volonté est fixée & affermie par cette connoissance dans l'amour du vrai bien & dans la haine du vrai mal, peut faire régner l'ordre & la regle dans tous les mouvements de son cœur ; celui qui a soumis à l'ordre & à la regle toutes les inclinations & toutes les affections de son cœur, peut faire régner l'ordre & la régularité dans ses mœurs & dans sa conduite ; celui qui a une conduite & des mœurs bien réglées, peut faire régner la paix & la concorde, l'ordre & l'harmonie dans sa maison ; celui qui fait régner la paix, la concorde, l'ordre & l'harmonie dans sa

maison , peut établir un bon gouvernement dans son royaume ; en établissant un bon gouvernement dans son royaume , il peut , par son exemple , causer une espèce de commotion dans tout l'empire , attirer l'attention de tous les royaumes , y allumer l'amour de la vertu , & y faire renaître la paix , le calme & le bonheur.

Toutes les opérations de cette importante & sublime politique sont liées entre elles par une chaîne indissoluble , qui aboutit à l'établissement général des bonnes mœurs : car c'est visiblement à cet objet que se rapportent la philosophie , les

connoissances qu'elle procure à l'esprit, les affections & la droiture du cœur, qui naissent de ces connoissances, l'ordre & la discipline qu'elles produisent dans la maison, le bon gouvernement que l'ordre & la discipline de la maison établit dans le royaume, le calme & la tranquillité que le bon gouvernement du royaume procure à tout l'empire.

Ainsi, depuis l'empereur jusqu'au moindre de ses sujets, chacun sans aucune exception doit s'appliquer à régler ses mœurs & sa conduite, & regarder cette occupation comme le premier de ses devoirs, &

grande science ; il a été recueilli & donné par son disciple Tfun-tlée, qui ne s'est pas permis d'y ajouter ni d'en retrancher un seul mot. Mais il y a joint un commentaire transmis par ses disciples avec la même fidélité, & qui fait partie des livres classiques.

Tfun-tlée partage le traité de la grande science en dix chapitres, ou plutôt il le réduit à dix chefs qui sont : 1°. le renouvellement en moi-même ; 2°. le renouvellement des peuples ; 3°. les moyens de s'élever à la perfection ; 4°. la nécessité de bien distinguer l'accessoire du principal, & les moyens de la fin ; 5°. la nécessité

de connoître la nature des choses pour connoître le vrai bien & le vrai mal ; 6°. la nécessité & la maniere de fixer la volonté dans l'amour du vrai bien & dans la haine du vrai mal ; 7°. les moyens d'arriver à la droiture du cœur , nécessaire pour bien régler les mœurs ; 8°. la nécessité & la maniere de bien régler les mœurs pour bien régler la maison ; 9°. la nécessité de bien régler la maison pour bien gouverner son royaume ; 10°. les moyens que le bon gouvernement du royaume donne pour faire régner l'ordre, la paix & le bonheur dans tout l'empire.

Le disciple explique & prouve ces différents chefs par les éclaircissements qu'il a reçus de Confucius même, & par les annales de l'empire ; en sorte que cette espèce de commentaire ou de développement de la grande science fait voir que les principes de Confucius ne sont pas de belles spéculations qu'il soit impossible de réduire en pratique, mais des maximes qui ont dirigé les meilleurs & les plus sages empereurs de la Chine, & sous le gouvernement desquels les Chinois ont joui du plus grand bonheur.

TSUN-TSÉE fait voir d'abord par des textes des livres canoniques & par l'exemple de plusieurs anciens empereurs , tirés des annales de l'empire , en quoi consiste le renouvellement de soi-même , & ce qu'il faut faire pour rendre à la nature raisonnable cette clarté primitive qu'elle a reçue du ciel.

Les fils de Ven-ven , après la mort de leur illustre pere , parlent de son habileté à rétablir la clarté primitive de la nature raisonnable , & de son soin à se préserver de tout ce qui pouvoit l'obscurcir. Guidé par cette lumiere qu'il regardoit com-

me la loi du ciel, il donne au peuple de grands exemples de vertu, & fonde notre dynastie, disent ses enfants; quelques états se soumirent à lui; ensuite les peuples occidentaux, pénétrés de respect pour lui, le desirerent pour maître (1).

Le jeune empereur Taitien négligea le rétablissement de la clarté naturelle, qui avoit élevé ses ancêtres au plus haut degré de gloire & de grandeur. Son ministre lui fit

(1) Chou-king, part. 4, c. 3, p. 194, trad. du Chou-king par le sieur Amelot. J'ai tiré du Chou-king même les exemples rapportés dans le comment. parcequ'ils m'ont paru trop succincts dans ce dernier.

de vives représentations sur les malheurs auxquels il s'exposoit ; le roi y parut insensible. La conduite du roi, dit le ministre, n'est qu'une suite de fautes ; il faut qu'il n'ait aucune communication avec ceux qui ont de mauvaises mœurs. Il fit bâtir un palais dans le lieu de la sépulture de son aïeul. Tchin-tac lui donna les instructions propres à rétablir la clarté primitive de la raison, & le rendit à la vertu (1).

Chun, successeur d'Y-a-o, quoique né d'un père aveugle qui n'avoit ni esprit ni talent, & d'une

(2) Ibid. part. 3, c. 5, p. 96.

méchante mere, quoique frere de Siang qui étoit plein d'orgueil, sut rétablir en lui-même la clarté primitive de la nature raisonnable, observa les regles de la piété filiale, vécut en paix, & parvint insensiblement à corriger les défauts de sa famille. L'éclat de ses vertus ne fut pas renfermé dans sa famille, il se répandit dans tous les ordres de l'état ; & lorsque Y-a-o voulut se donner un successeur, tous les grands lui proposerent Chun, qui gouverna l'empire comme Y-a-o.

Y-a-o, dont la gloire remplit le monde, & durera autant que la Chine ; Y-a-o, en rétablissant la

reuse révolution, l'opérer dans soi-même, & veiller avec la plus constante ferveur pour avancer chaque jour dans cette carrière.

Une inscription gravée par ordre de Tchintang, sur un bassin dans lequel il se lavoit tous les jours le visage, portoit qu'un prince qui avoit été assez heureux pour se rétablir dans la droiture & dans la clarté primitive, devoit se renouveler tous les jours, & devenir tous les jours un homme nouveau en s'élevant chaque jour à un nouveau degré de vertu.

La ferveur constante du prince pour avancer dans la carrière de la

vertu fait naître dans le peuple le desir de se réformer ; il faut alors que l'instruction, les loix, toutes es institutions civiles, religieuses & politiques, animent, soutiennent & dirigent ce desir.

Telles sont les instructions que, dans le Chou-king, donnent les souverains à leurs enfants, & les ministres aux empereurs.

Le renouvellement de soi-même n'est dans le prince qu'un moyen de procurer le renouvellement du peuple ; & le renouvellement du peuple n'est lui-même qu'un moyen pour parvenir au renouvellement de l'empire.

« puis son avènement au trône im-
« périeur. »

On voit par l'exemple de ces trois princes, que les anciens rois croyoient que c'étoit dans le renouvellement de soi-même & du peuple, que les princes devoient chercher la perfection & la gloire qui l'accompagne.

Le chapitre troisieme explique ce que Confucius appelle se fixer dans la perfection.

Il n'y a rien sur la terre qui ne puisse trouver un lieu de repos : le Chi-king dit : « Le district soumis
« immédiatement à l'empereur est
« de mille stades, & cependant dans

« tout cet espace il n'y a personne
 « qui ne trouve un lieu où il peut
 « habiter constamment & paisible-
 « ment. »

Il faut donc que celui qui veut acquérir des connoissances & parvenir à la vertu, sache où il doit s'arrêter & se reposer : le Chi-king dit : « Voyez ces moineaux jaunâ-
 « tres que l'on nomme mien-man ;
 « ils savent trouver dans les lieux
 « escarpés de la forêt une place
 « pour se reposer & pour y conf-
 « truire sûrement leurs nids. »

Confucius, en lisant ce passage, disoit : Ces petits oiseaux connoissent admirablement où ils doivent

se retirer & se fixer pour être tranquilles & en sûreté ; n'est-il pas honteux que l'homme soit à cet égard si loin du moineau ? la perfection est pour l'homme ce que la forêt est pour le moineau.

Voulez-vous favoir présentement comment les anciens sages se sont élevés à la perfection, & s'y sont fixés ? jetez les yeux sur Ven-vam ; voici comment le Chi-king en parle : « O que Ven-vam fut
 « doué d'une vertu pure & subli-
 « me ! qu'elle fut éclatante sans que
 « rien en ait jamais altéré la splen-
 « deur ! Son esprit tendoit avec une
 « ardeur & une vigilance infatiga-

de la piété filiale ; il fut le plus tendre des peres, & le plus fidele des amis.

« Voyez-vous, continue le Chi-
 « king, voyez - vous le charmant
 « tableau qu'offre le fleuve Ki par
 « la limpidité de ses eaux & par l'af-
 « pect des roseaux qui croissent sur
 « ses rives, & qui le couronnent
 « fans cesse d'une nouvelle verdu-
 « re ? C'est une image parfaite de
 « la vertu de Ven-vam.

« Entrez dans l'atelier du sculp-
 « teur, considérez son travail ; il
 « coupe d'abord l'ivoire avec la
 « scie, il le façonne ensuite avec le
 « ciseau, & le polit avec le riflard.

« Voyez le lapidaire; il taille d'a-
 « bord la pierre avec le poinçon,
 « & la polit ensuite avec l'émeril:
 « voilà encore l'image fidele de la
 « vie de Ven-vam. Que de sagacité
 « & de confiance dans son ame!
 « que de décence & de dignité dans
 « ses manieres! En un mot, il pos-
 « sédoit toutes les vertus & toutes
 « les qualités qui font un prince
 « accompli, & qui rendent son nom
 « immortel. »

Le poëte, en comparant Ven-
 vam au sculpteur qui coupe l'ivoire
 avec sa scie, & qui le polit ensuite
 avec le riflard, exprime l'applica-
 tion infatigable de l'empereur à

l'étude des lettres & des sciences ; & l'image du lapidaire qui , après avoir taillé le diamant , s'occupe à le polir , désigne l'attention continue de l'empereur pour corriger ses moindres défauts , & pour acquérir toutes les vertus.

Ces exclamations du poëte , « ô
« quelle pénétration & quelle conf-
« tance dans son esprit ! » nous ap-
prennent que jamais l'ardeur de ce
prince pour la recherche de la vé-
rité ne s'est refroidie ; & que ja-
mais il n'a cessé de s'en occuper ,
pour ne pas perdre , par des inter-
valles de négligence ou de distrac-
tion , la moindre des connoissances

leur doctrine ; par cette succession d'enseignemens & de vertus, la bonté paternelles'est perpétuée dans la postérité des empereurs, & les peuples jouissent encore des établissemens, des loix, & des institutions de ces illustres princes pour la formation des villes & des bourgs, pour le partage des terres, pour la subsistance des peuples, pour la paix de tout l'empire : ainsi leur souvenir sera précieux à toutes les générations, & jamais leurs noms & leurs vertus ne tomberont dans l'oubli.

Le quatrieme chapitre explique ces paroles de Confucius :

« Dans toutes choses il y a l'ac-

« cefsoire & le principal, les moyens
« & la fin. »

Voici l'explication :

Confucius difoit : Je pourrois
comme un autre entendre plaider
& juger ; car qu'y a-t-il dans cette
fonction de fi difficile & de fi im-
portant ?

Mais ce qui eft également impor-
tant & difficile, c'eft de faire en forte
que les hommes ne plaident pas.

Voilà le principal de la grande
fcience du renouvellement de foi-
même ; il confifte à inspirer un fen-
timent fi profond d'amour & de
refpect pour la vérité, que le men-
fonge & la faufseté, qui font la

source de tous les procès, n'osent se montrer.

En effet, ajoute le commentateur, lorsqu'un sage a rétabli la droiture & la clarté primitive de la nature raisonnable, par une constante pratique des vertus sociales, il attire les regards de ceux au milieu desquels il vit, il excite leur curiosité ; bientôt ils le réverent, ils l'admirent ; ils redoutent son improbation, ils desirent son approbation, ils s'efforcent de la mériter ; ils osent aspirer au bonheur & à la considération dont il jouit ; ils se renouvellent eux-mêmes, & bannisent de leur cœur les passions

& les vices d'où naissent les procès,
& qui remplissent les tribunaux de
plaideurs.

C'est donc prendre l'accessoire
pour le principal, que de regarder
la jurisprudence & les tribunaux
comme le premier & le plus sûr
moyen de faire régner la justice
dans l'état.

Dans le cinquieme chapitre,
Tsun-tée expliquoit ce que Con-
fucius dit sur la maniere d'acquérir
la connoissance parfaite du vrai
bien & du vrai mal, qui consiste à
rechercher & à connoître la nature
& les rapports des choses.

Cette explication s'est perdue;

celles que les docteurs chinois lui ont substituées ne paroissent ajouter rien au sens que le texte même de Confucius offre à l'esprit.

Dans le sixieme chapitre , on explique comment on peut fixer la volonté dans le véritable amour du bien, & dans la vraie haine du mal.

Pour arriver à cet état , il faut être toujours de bonne foi avec soi-même , & ne se permettre pas la moindre illusion sur son état & sur ses propres dispositions ; il faut aimer sincèrement la vérité , & la chercher avec ardeur : alors on hait le vice , & on le fuit comme on hait & comme on évite un objet

difforme ; on aime & l'on recherche la vertu , comme on aime & comme on recherche la beauté ; l'homme trouve alors son bonheur en lui-même , il se suffit à lui-même , & il en jouit avec délices.

Les méprises , les erreurs , les illusions de l'homme sur lui-même , ont leur source dans le déguisement & dans l'imposture de la volonté même , si l'on peut parler ainsi ; comme la paix & la satisfaction intérieure a son principe dans la droiture & dans la sincérité de la volonté. Or cette fausseté ou cette sincérité intérieure , d'où naît le discernement du vrai bien & du vrai

mal, n'est connue que de celui en qui elle est.

Il faut donc que le sage se forme au-dedans de lui-même une espèce de solitude dans laquelle il se retire souvent pour veiller sur cette volonté intérieure que lui seul peut connoître ; & qu'il apporte toute l'application possible pour en bannir tout déguisement, toute dissimulation, & pour y faire régner la candeur & la sincérité la plus pure.

Il n'en est pas ainsi de cette espèce de petits hommes présomptueux qui se croient prudents, & qui ne sont qu'insensés ; lorsqu'ils sont seuls & qu'ils agissent par eux-

mêmes , ils ne se refusent à aucun excès , ni même à aucun crime.

Un sage paroît-il ? on les voit aussitôt inquiets , troublés , ou prodigieusement agités pour voiler leur méchanceté , couvrir leurs vices , & se donner l'air , le maintien , la physionomie de l'honnête homme : vaines ressources , artifices inutiles ; le cœur de l'homme est toujours ouvert au sage , & il lit ce qu'on veut lui cacher.

Chaque sentiment , chaque affection de l'ame , imprime pour ainsi dire son caractère sur le corps de l'homme , sur ses organes , sur ses attitudes , sur ses regards , dans les

accents de sa voix, dans le choix de ses expressions.

Le sage qui connoît la nature des choses, leur essence, leurs rapports & leurs liaisons, démêle donc sans peine les traits du vice au milieu des fausses apparences d'honnêteté & de probité dans lesquelles le méchant s'enveloppe; voilà pourquoi le sage veille sans cesse sur son cœur, afin qu'il ne s'y élève aucun sentiment qui puisse donner au-dehors le moindre indice de vice.

Celui qui dit, personne ne sait ce qui se passe dans mon cœur, se trompe donc; car le sentiment le

possession du cœur de l'homme, elle en sort pour imprimer sur tout le corps où elle habite, l'image & l'expression de sa beauté.

Semblable à l'homme riche, qui, non content d'orner l'intérieur de sa maison, embellit encore ses dehors ; l'homme vertueux veut que la vertu dirige toutes les affections de son cœur, & tous les mouvements de son corps ; son ame affranchie du vice, & sans remords, goûte les délices de la paix intérieure, & son corps offre l'image de la plus parfaite honnêteté.

La vertu qui procure ces avantages est l'effet de l'amour constant

de sa volonté pour le bien, & de son aversion pour le mal. Ainsi le sage doit regarder comme la chose la plus importante de s'affermir de plus en plus dans l'amour du vrai bien, & dans l'aversion pour le vrai mal.

Le septieme chapitre explique ces paroles de Confucius :

« Celui qui est parvenu à la droi-
« ture du cœur, peut régler ses
« mœurs & sa conduite. »

Par ces paroles Confucius entend que, lorsque la colere, la crainte, la joie ou la tristesse, imposent silence à la raison, & dominent dans le cœur, il ne peut être dans la véritable droiture.

On ne peut s'affranchir absolument de ces passions, ajoute le commentateur, mais on peut les régler; elles ne dérangent donc point la droiture du cœur, si, après en avoir fait un usage légitime, on les éteint, on les arrête : c'est ainsi que les objets se peignent dans le miroir, sans en ternir l'éclat.

Mais si on ne donne pas aux passions l'objet qu'elles doivent avoir, si elles n'ont pas de bornes, ou si elles se combattent, le cœur ne peut conserver sa droiture, comme le miroir perd son éclat & ne peut représenter les objets, s'il est couvert de poussière & de boue;

ainfi, pour que le cœur acquière ou recouvre fa droiture naturelle, il faut qu'il foit exempt des paſſions qui ôtent le jugement ou qui troubtent la paix intérieure.

Lorsque le cœur donne entrée aux paſſions tumultueuſes, & qu'il ne ſait pas domter leur fougue, elles l'emportent au-dehors, & tout eſt en défordre dans l'organisation du corps humain; les ſens ne font plus leurs fonctions, ou ils les font mal; l'œil regarde, & ne voit pas; l'oreille eſt frappée par la voix, & elle ne l'entend pas; la bouche reçoit les aliments, & n'en diſcerne pas les ſaveurs, parceque ces ſens

& leurs fonctions sont soumis à l'empire du cœur.

Le huitieme chapitre explique comment on peut établir l'ordre & la paix dans sa maison, lorsque l'on a réglé ses mœurs.

Confucius dit : Lorsqu'un homme a bien réglé ses mœurs & sa conduite, il peut établir dans sa maison le bel ordre de la discipline & de la paix.

Cela signifie que le pere de famille est le fondement de la paix & de toute l'harmonie domestique; qu'il doit se comporter selon les regles de la droiture, & non selon les suggestions d'un sentiment aveugle.

Ce sont cependant ces sentiments aveugles, & non la raison, qui aujourd'hui décident & reglent l'amour ou la haine, le respect ou le mépris, la commisération ou l'indifférence de presque tout le monde; on aime & l'on hait, on loue & l'on blâme avant que l'on se soit assuré, par un examen raisonnable, si la chose est véritablement bonne ou mauvaise, estimable ou méprisable; voilà pourquoi presque personne ne connoît les défauts de celui qu'il aime, & les bonnes qualités de celui qu'il hait.

On a consigné cette vérité dans le proverbe qui dit : « le pere ne

« connoît ni les défauts de son fils,
 « ni la richesse de sa récolte : » l'a-
 varice l'aveugle sur l'une, & la ten-
 dresse sur l'autre.

Le neuvieme chapitre explique
 ces paroles de Confucius :

« Pour bien gouverner un royau-
 « me, il faut auparavant faire ré-
 « gner dans sa maison, l'ordre, la
 « paix & la concorde. »

Ces paroles veulent dire que l'or-
 dre & la bonne discipline domesti-
 que, fruits des mœurs & de la con-
 duite du pere de famille, est le fon-
 dement le plus solide d'un bon gou-
 vernement. Un pere de famille qui
 ne peut former sa maison par sa con-

duite & par son exemple, pourra-t-il instruire & former un royaume?

Un prince sage regarde donc comme son premier devoir de mettre dans sa maison le meilleur ordre possible ; alors, sans sortir de son palais, il établit dans tout son royaume le plus bel ordre & la plus parfaite harmonie , parceque le royaume n'est qu'une grande famille, & que le palais du souverain est dans le royaume ce que le pere de famille est dans sa maison : les sujets doivent au souverain l'obéissance, la soumission & l'amour que le fils doit à son pere ; aux magistrats & aux supérieurs le respect que les freres ca-

dets doivent à leurs aînés : & le souverain doit régner sur ses sujets, comme le pere regne sur sa famille.

Ven-vam, instruisant son jeune frere dans l'art de régner, lui disoit : Ayez pour votre peuple la tendresse, les soins, la sollicitude d'une mere pour l'enfant qu'elle vient de mettre au monde ; elle veille sans cesse pour le préserver de tout danger ; elle prévient tous ses besoins ; elle ne lui refuse que ce qu'elle ne pourroit lui accorder sans lui nuire ; & , si elle ne lui donne pas tout ce qu'il veut, elle lui procure au moins tout le bonheur dont il est capable.

La tendresse maternelle n'est pas

un sentiment donné par l'éducation, ou acquis par l'étude & par la réflexion ; la femme le reçoit des mains de la nature même, avec l'existence ; il se développe, & devient la plus puissante de ses affections, aussitôt qu'elle est mere.

Le respect du fils pour ses parents, la déférence du jeune frere pour son aîné, sont aussi des sentiments imprimés par la nature même dans notre ame, & que les loix qu'elle a établies pour la perpétuité du genre humain développent nécessairement.

Ainsi, par l'ordre & par les loix de la nature, l'exemple d'un prince sage

qui prend tous les sentiments d'un pere de famille, établit l'ordre dans son palais, & l'exemple de son palais l'établit dans tout le royaume.

Les hommes naissent avec tant de facilité pour prendre ces sentiments, qu'une famille où l'on voit un amour réciproque entre les freres peut resusciter & féconder le germe de cet amour & de cette déférence dans le cœur de tous les parents, de tous les enfants & de tous les freres.

Mais, si la conduite d'un prince est déréglée, s'il s'abandonne au vice, s'il est avare, injuste, ou dissolu, il peut lui seul faire passer dans

tous les cœurs le poison de l'avarice, de l'injustice, de la dissolution, & allumer dans tout son empire le feu de la discorde & de la guerre.

Ces deux effets si contraires n'ont qu'une seule & même cause, l'exemple; & c'est ce que les anciens exprimoient en disant : « Un mot peut tout perdre, un homme peut tout sauver. »

Les sages empereurs Y-a-o & Chun n'eurent pas plutôt témoigné aux peuples l'amour paternel qu'ils avoient pour eux, que les peuples eurent pour ces princes la tendresse d'un fils pour son pere, & imiterent leurs vertus.

Au contraire , Kié & Tcheou , livrés aux plus horribles excès , injustes & cruels , communiquèrent leurs vices ; & le désordre causé par leurs vices & par ceux de leurs imitateurs les renversa du trône.

C'est en vain qu'un prince cruel veut inspirer la bienfaisance ; un prince qui défend ce qu'il se permet n'est pas obéi.

Ainsi , lorsqu'un prince sage veut porter ses sujets à quelque vertu , il faut qu'il s'examine , & qu'il voie s'il la possède ; alors il peut la prescrire , & en faire une obligation pour ses peuples : s'il veut proscrire un vice , il faut qu'il voie s'il en est

exempt; alors il peut le condamner : il peut tout attendre de l'obéissance de ses sujets, lorsqu'il commandera ce qu'il pratique, & qu'il défendra ce qu'il se refuse.

On n'a point vu le peuple ni résister à l'exemple de ses rois, ni le démentir ; & c'est pour cela que Confucius dit que la bonne administration du royaume dépend du bon ordre qui regne dans la maison; & le bon ordre de la maison, des mœurs du pere de famille.

Le poète qui dans le Chi-king célèbre les louanges de Ven-vam, dit « qu'il a fait régner la paix & « l'ordre dans toutes les familles,

« par le charme doux & puissant de
« l'exemple.

« Voyez ces jeunes pêcheurs cou-
« ronnés de fleurs & de verdure ;
« ils font l'honneur & l'agrément
« du printemps : telle une jeune
« fiancée, ornée par la sagesse, em-
« bellie par la décence & par la mo-
« destie, semble conduire la pudeur
« & l'honnêteté dans la maison de
« son époux. »

Il en est de même du prince qui établit l'ordre & la règle dans sa maison : l'impression douce & touchante de son exemple inspire le desir de lui ressembler ; chacun s'efforce de l'imiter , & l'ordre se

rétablit dans toutes les familles.

Dans le même Chi-king, le poëte, en louant un roi, s'exprime ainsi:
 « O que la vertu de ce héros offroit
 « un spectacle ravissant! quelle dé-
 « cence, quelle honnêteté dans sa
 « maison! quel amour on y voit
 « dans le frere aîné pour son cadet!
 « quelle déférence dans le cadet
 « pour son aîné! »

Un prince qui établit ainsi l'honnêteté dans sa maison, & qui la règle si bien que le frere aîné aime son cadet & que le cadet honore son aîné, peut faire naître les mêmes sentimens dans toutes les familles, & leur inspirer le desir de l'imiter.

Enfin voici comment un poète célèbre la vertu d'un autre sage :

« Publiez & annoncez dans tous
 « les lieux les louanges de cet hom-
 « me illustre : sa constante honnê-
 « teté, sa douceur inaltérable, son
 « affabilité qui ne s'est jamais dé-
 « mentie, peuvent diriger les qua-
 « tre parties de l'empire, & offrir
 « à tous les sujets un modele de
 « conduite & de mœurs. »

Faites donc en sorte que le prince devienne un modele de tendresse paternelle, de piété filiale, d'amour & de bienveillance pour ses cadets, de déférence & d'égards pour ses aînés; bientôt les peuples l'imité-

font ; & , dans chaque famille , le pere aimera ses enfans , chérira ses parents , honorera ses freres , & s'empresera de leur être utile : c'est ainsi qu'un prince , en réglant bien sa maison , fait régner l'ordre dans tous les états , quoiqu'il ne paroisse occupé que de ses devoirs domestiques.

Tout ce qui a été dit dans les textes précédents prouve que la bonne administration du royaume dépend du bon ordre qui regne dans le palais du prince.

Le dixieme chapitre explique comment , en gouvernant bien son royaume , on communique à tout

l'empire l'ordre, la paix, & l'harmonie que l'on a établie dans son royaume. Ce dixieme chapitre a pour texte ces paroles de Confucius :

« Un roi qui gouverne bien son
 « état, peut ranimer dans tout l'em-
 « pire l'amour de la vertu, y établir
 « l'ordre, & y faire régner la paix. »

Cette maxime de Confucius apprend qu'un prince sage n'a pas de regle plus sûre que lui-même, que son esprit & son cœur.

Si, fidele aux devoirs de l'inférieur pour ses supérieurs, il rend à son pere & à sa mere ce qu'il leur doit, aussitôt tous les peuples rempliront ces devoirs.

Si, connoissant le respect dû aux anciens, il honore comme il le doit ses freres aînés, aussitôt tous les peuples rendront à leurs freres aînés l'honneur qui leur est dû.

Si, instruit de la commisération & de la sensibilité que l'on doit aux orphelins & aux pupilles, il l'a pour ceux que sa maison renferme, il n'y aura pas un de ses sujets qui n'ait les mêmes sentimens pour ces infortunés.

Lorsqu'une fois il aura fécondé dans son royaume le germe de toutes ces inclinations, il les fera facilement fleurir dans tout l'empire, parceque tous les hommes se ref-

semblent, ont le même esprit, & naissent avec le même cœur. L'artiste a un modèle sur lequel il mesure les dimensions de l'ouvrage qu'il veut former; de même le prince doit avoir un modèle sur lequel il mesure les esprits pour leur donner la droiture & la probité. Or ce modèle est l'esprit même du prince; & voici comment il doit s'en servir :

Prenez la forme que vous voulez donner aux autres : ne vous permettez jamais avec un inférieur ce qui vous déplaît dans un supérieur; avec un supérieur, ce qui vous déplaît dans un inférieur;

avec celui qui vous précède, ce qui vous déplaît dans celui qui vous suit ; avec celui qui vous suit, ce qui vous déplaît dans celui qui vous précède ; avec celui qui est à votre droite, ce qui vous déplaît dans celui qui est à votre gauche ; avec celui de votre gauche, ce qui vous déplaît dans celui qui est à votre droite : en un mot, mettez-vous à la place de tous ceux qui ont des rapports avec vous, pour connoître & pour prendre les sentiments que vous leur devez.

Un prince qui suivroit ces principes, verroit bientôt l'ordre & la vertu régner dans son royaume &

Rien au contraire n'est plus propre à mettre le trouble dans l'empire, que d'aigrir les esprits ; une ode du Chi-king annonce ces malheurs à un empereur qui avoit un ministre issu de l'illustre famille d'Y-n, mais dont l'orgueil & les vices irritoient tous les esprits.

« Voyez les montagnes du midi,
 « elles élevent leur cime jusques
 « dans les nues ; les rochers dont
 « elles sont hérissées, les précipices
 « dont elles sont coupées, portent
 « l'effroi dans le cœur du plus in-
 « trépide spectateur. Tel le superbe
 « Y-n, élevé au premier ministère,
 « se fait voir dans toute l'étendue de

« l'empire. On ne l'apperçoit & l'on
 « ne pense à lui qu'en tremblant ;
 « toutes les bouches se taisent, mais
 « la rage & la fureur sont dans tous
 « les cœurs. »

On voit par ces paroles qu'un prince ne doit pas négliger de satisfaire les desirs & les vœux de son peuple, lorsqu'ils sont justes ; & que, s'il s'écarte de ces principes, il irritera les esprits : & son trône, appuyé sur une puissance absolue mais terrible, s'écroulera sous ses pieds.

Dans le Chi-king, le prince Chen-kum parle ainsi à l'empereur Chi-vam, son neveu :

Si un prince fait peu de cas de ce qui est fondamental & la source de tout bon gouvernement, & qu'au contraire il estime uniquement ou principalement ce qui n'est que secondaire, & pour ainsi dire une branche d'un bon gouvernement, la cupidité devient le caractère de son gouvernement; il l'allume dans le cœur de tous ses sujets; les excite à la discorde, aux procès; & les porte à l'injustice & au vol. Ainsi un prince qui veut amasser des richesses, aliène l'esprit de ses peuples, & seme entre eux des germes de discorde qui les rendent étrangers les uns aux autres, & à leur patrie.

« n'est pas toujours favorable ou
« contraire à un seul. »

Cela signifie que les bons princes se rendent toujours cette loi favorable, & qu'elle est toujours contraire aux mauvais princes ; parce que la vertu étant l'objet des premiers, leurs peuples les aiment & les défendent ; les derniers, au contraire, préférant les richesses à la vertu, sont abandonnés par les peuples.

Apprenez par deux exemples combien les anciens mettoient la vertu au-dessus des richesses.

Les annales du royaume de T'sou rapportent que le ministre Van-sun-

yn étant allé en ambassade dans le royaume de Kanfi, le premier ministre de ce royaume lui demanda ce qu'il y avoit de précieux dans le royaume de T fou. Notre royaume, répondit l'ambassadeur, n'a point de productions riches & d'un grand prix; nous n'avons ni or, ni pierres, ni ouvrages recherchés & rares, parceque nous n'estimons & ne regardons comme précieux, que les hommes vertueux.

Ven-kun étoit héritier du royaume de Kanfi; pour éviter les embûches que lui tendoit sans cesse sa belle-mere, il sortit plusieurs fois du royaume; & enfin y étant ren-

tré, il apprit que son pere venoit d'expirer. On lui confeilla, on le preſſa de lever des troupes, & de ſe faire reconnoître ſouverain du royaume que le droit de ſa naiſſance lui donnoit.

Son oncle rejetta ces confeils, en diſant : « Des hommes qui ſe
« ſont exilés volontairement com-
« me nous, attachent plus de prix à
« la vertu & à la piété filiale, qu'aux
« ſceptres & aux honneurs. »

En effet, dit le commentateur, ſi, lorsqu'il s'agit de pleurer la mort d'un pere, ſon fils leve des troupes, allume le feu de la guerre, & porte la déſolation dans les provinces,

pour monter sur le trône, quelle est sa piété pour son pere, quelle est sa douleur pour sa perte, quel étoit son amour pour lui ?

On voit par-là combien les anciens héros préféroient la vertu aux richesses.

Il faut donc qu'un prince sage, pour se concilier le cœur de ses peuples, s'applique à acquérir de la vertu ; & qu'il ne confere les charges, les dignités & les emplois, qu'à ceux dans lesquels il l'aura reconnue & éprouvée.

Mais pour qu'un roi ne donne les charges & les dignités qu'à des hommes vertueux, il faut qu'il ait

un premier ministre fidele, attaché, sincere & vertueux, qui discerne & qui propose au roi les personnes que leur vertu & leur capacité rendent dignes des charges & des dignités.

Tel étoit le ministre que Mongkong se propofoit de choisir, après avoir été défait par Sing-kang, prince du pays de Tcin, auquel il avoit déclaré la guerre par le conseil d'un jeune ministre, contre l'avis d'un ancien.

« Supposons, dit-il, un ministre
 « qui n'a pas de grands talents,
 « mais qui a le cœur droit & tran-
 « quille ; quand il voit des talents

« dans les autres , il les reconnoît,
« il les emploie comme les siens pro-
« pres; quand il voit des sages, non
« seulement il les loue, mais il les
« aime, il les produit. Je pense qu'un
« tel ministre est d'une grande uti-
« lité, & qu'il est très propre à choi-
« sir & à me proposer des hommes
« sages & capables de remplir les
« charges & les dignités , & qu'il
« peut conserver la paix à mes peu-
« ples, & mon royaume à ma fa-
« mille.

« Supposons , au contraire, un
« ministre orgueilleux & vain, qui
« voit de mauvais œil les talents des
« autres, & qui en est jaloux; s'il

exprimoit en disant « qu'il n'y a
« que l'homme juste & vertueux qui
« sait bien aimer & bien haïr. »

Qu'un prince n'oublie & ne néglige donc rien pour attirer à lui & pour élever aux dignités des hommes sages & vertueux ; s'il connoît un homme vertueux & sage, & qu'il ne l'éleve pas aux dignités, ou s'il ne l'y éleve que tard, on juge qu'il le méprise.

S'il connoît un méchant homme, & qu'il ne le déplace pas s'il est en charge, ou qu'il ne l'en déclare pas incapable ; s'il tempore pour le déplacer & pour lui interdire l'accès des dignités, on juge qu'il conserve

quelque estime ou quelque affection pour les méchants, & que les affections ont plus d'empire sur son cœur que son devoir.

Ce que le peuple desire ardemment, c'est de voir élever aux dignités les hommes sages & vertueux, & d'en voir exclure les insensés & les méchants.

Un prince qui élève aux emplois & aux dignités les insensés & les méchants, & qui en exclut les hommes sages & vertueux, aime donc ce que le peuple hait, & hait ce que le peuple aime : c'est heurter de front les notions les plus simples & les plus claires de la droite raison, & les

sentiments de justice que la nature a gravés dans le cœur de l'homme. Le conflit de l'amour du souverain & de la haine du peuple accumule pour ainsi dire sur le trône la colere, la fureur & la vengeance.

Ce que l'on a dit jusqu'ici prouve qu'il existe en effet ce grand art de bien vivre & de gouverner, par le moyen duquel un prince peut mesurer l'esprit des peuples, obtenir leur bienveillance & leur amour, & rendre son empire tranquille & heureux. On est sûr d'acquérir ce grand art, lorsque l'on desire sincèrement de suivre ce que la droite raison dicte, & ce qu'elle grave dans

Le cœur de tous les hommes ; & on le perd aussitôt que la dissipation ou l'arrogance font négliger ou mépriser ces principes.

Un prince a besoin de richesses pour soutenir sa maison , & pour les dépenses de l'état. Cette partie de l'administration a aussi ses principes , & il est un art pour enrichir un souverain : cet art est simple , & renfermé dans les maximes suivantes.

Le souverain sera riche , si le nombre de ceux qui produisent les richesses est grand , & le nombre de ceux qui les consomment petit ; si ceux qui sont chargés de percevoir les

revenus sont vigilants, & ceux qui les dispensent économes ; si le souverain, en mettant cet ordre dans les finances, se propose moins d'accumuler des trésors que d'enrichir son peuple par le retranchement des impôts, & par les secours qu'il procurera dans les calamités.

Un bon prince acquiert de la gloire par le mépris des richesses ; un mauvais prince méprise la gloire pour acquérir des richesses : le mépris du premier pour les richesses remplit ses trésors, & la cupidité du second l'appauvrit.

Vous ne trouverez point de prince véritablement amateur de la bonté,

dont le peuple ne soit amateur de l'équité, qui ne soit zélé pour les intérêts de son prince, & qui ne veille à la conservation du trésor du prince comme à sa propre fortune.

La conscience de ce prince ne lui reproche donc pas d'avoir dans son trésor un sou qui ne soit pas véritablement à lui.

Hien-mem, premier ministre du royaume de Lu, disoit : « Un premier ministre à qui le souverain
« fournit ce qui est nécessaire pour
« nourrir les quatre chevaux qui traî-
« nent son char, ne doit point s'appli-
« quer à nourrir & à engraisser de

« la volaille ou des porcs, pour frus-
 « trer le pauvre peuple de ce profit.

« Les familles des ministres & :
 « des officiers supérieurs qui se ser-
 « vent de glace dans les repas que
 « l'on donne pour les parents qui :
 « sont morts, ayant des appointe-
 « ments & des revenus considéra- :
 « bles, ne doivent point nourrir :
 « chez eux des moutons & des bœufs
 « au préjudice des bouviers & des
 « pasteurs.

« Enfin les ministres qui com-
 « mandent cent chars à l'armée, &
 « ceux auxquels les tributs des peu-
 « ples fournissent des appointe- :
 « ments considérables, ne doivent

« pas favoriser & soutenir les exac-
 « tions des receveurs particuliers ,
 « parcequ'un bon prince doit moins
 « craindre un ministre frippon, mais
 « qui cache son brigandage, que
 « des exacteurs violents de ses tri-
 « buts. »

C'étoit ainsi que ce sage ministre prouvoit que le véritable intérêt du prince n'est pas son utilité particulière, mais l'équité publique.

Il y a cependant des princes qui cherchent bien plus leur utilité particulière, que l'équité publique, & dont toute la politique se réduit à l'art d'imaginer & de lever des tributs, parcequ'ils sont conseillés &

dirigés par une espèce de petits hommes fins & frauduleux, qui leur persuadent que la gloire & le bonheur consistent dans l'éclat du faste & dans de grands revenus pour le soutenir.

Un prince n'a point de plus dangereux ennemis que ces petits hommes : si jamais il leur donne sa confiance, s'il les emploie dans le gouvernement, ils mettront toute leur sagacité & feront consister leur gloire à inventer des tributs, à donner une apparence de régularité à leurs exactions, à grossir les revenus du fisc ; ils aigriront l'esprit des peuples, & l'on verra descendre du

ciel & sortir de la terre des calamités & des maux innombrables & irrémédiables.

On trouvera sans doute encore dans l'empire des hommes de bien, des sages qui aimeront la vertu & le bien du royaume : mais que peuvent leurs efforts & leur sagesse pour le salut public ? pourront-ils remédier à tant de maux, ou même y trouver du remède ?

Voilà pourquoi l'on dit que l'utilité du prince est inséparable de l'équité publique, & qu'il ne doit regarder comme utile pour ses intérêts que ce qui est conforme aux loix de l'équité publique.